Regards croisés autour du spectacle *Pas de souci*, avec Solal Bouloudnine et Maxime Mikolajczak, interprètes, Olivier Veillon, metteur en scène, membres de la compagnie Miam Miam, et Magali Mougel.

Notre échange commence par un problème de connexion. Nous devions nous retrouver à quatre en visioconférence, mais après quelques tentatives, nous finissons par nous parler au téléphone, comme à l'ancienne. À l'autre bout du fil, les trois membres de la compagnie Miam Miam sont à Toulouse, à quelques heures d'une représentation de *Pas de souci*.
Très vite, la conversation quitte les méandres de la fibre optique pour s'aventurer sur un terrain plus glissant : la dispute, l'amitié masculine, la testostérone, l'intelligence artificielle et la possibilité d'un monde qui dérape.
À l'origine du spectacle, une situation presque dérisoire : deux amis qui ne se sont jamais disputés et deux chaises à placer sur un plateau. De cette mésentente minuscule naît un sport imaginaire, puis un huis clos où le conflit enfle jusqu'à prendre des allures de comédie horrifique. Dans ce futur à peine éloigné du nôtre, une intelligence artificielle s'invite dans la partie et souffle sur les braises.
Comment passe-t-on de deux chaises à une catastrophe annoncée ? Et que révèle cette histoire de tout ce que l'on préfère ne pas se dire ?

MAGALI : Vous aviez envie de créer un duo ensemble. Pourquoi avoir choisi le conflit comme point de départ ?

CIE MIAM MIAM : On avait envie de faire ce duo, avec Olivier à la mise en scène. On s'est rendu compte qu'on avait envie de travailler sur la colère, sur le conflit. Et puis on a réalisé qu'on ne s'était jamais disputés en vingt ans d'amitié ! On a un rapport très différent au conflit. Maxime le fuit à tout prix, ça le tétanise. Solal, lui, ne cherche pas forcément le conflit, mais il considère que ça fait partie de la vie. On peut se disputer, c'est parfois pénible, mais ce n'est pas forcément dramatique.

MAGALI : Vous aviez donc deux rapports différents au conflit, mais pas de dispute à vous mettre sous la dent. Il a fallu en inventer une ?

CIE MIAM MIAM : Oui. Au départ, on avait une idée très simple : deux chaises sur un plateau. C'est tout. La dispute devait naître d'un détail minuscule : où est-ce qu'on place les chaises ?
À force d'improviser autour de cette situation, les personnages ont fini par inventer un jeu pour se départager. On a tiré le fil de ce jeu, et il est devenu un sport. Les chaises ont fini par disparaître, mais le conflit, lui, a pris de l'ampleur.

MAGALI : Mais comment passe-t-on d'un désaccord sur deux chaises à un véritable sport, avec ses règles et son univers ?

CIE MIAM MIAM : On voulait un huis clos, une salle dans laquelle les personnages seraient enfermés ensemble. Le sport permettait aussi de donner une dynamique à la dramaturgie : les deux amis deviennent des adversaires, puis des ennemis. Ce qui se tend dans leurs discussions se tend aussi dans le match. Le sport est lui-même une dramaturgie du combat et du conflit. Tout cela venait renforcer le propos. C'est ainsi que le Mif-Müf est né, un sport nordique inventé de toutes pièces !

MAGALI : Le cinéma d'horreur vous a donc accompagnés pendant la création. Est-ce que vous aviez des films en tête au moment de construire le spectacle ?

CIE MIAM MIAM : On a regardé pas mal de films pendant la création : *Carnage*, *Les Nouveaux Sauvages*, mais aussi les *Scream* et *Destination finale*. En résidence, on regarde beaucoup de films. On s'est intéressés à l'horreur, à l'angoisse, à la vengeance.

MAGALI : Il y a des films qui vous ont particulièrement marqués dans cette liste ?

CIE MIAM MIAM : *Carnage* et *Les Nouveaux Sauvages*, ce sont de bonnes références pour nous. Dans l'un comme dans l'autre on part de situations qui semblent d'abord ordinaires et qui peuvent basculer et révéler une violence inattendue.

MAGALI : Dans votre spectacle, il y a quelque chose de particulier : on rit, mais on sent aussi que la situation peut devenir inquiétante. Comment avez-vous trouvé l'équilibre entre le grotesque et l'angoisse ?

CIE MIAM MIAM : On est au théâtre, donc on n'a pas les mêmes effets que dans un film. Il y a quelque chose de grotesque dans le registre, mais la fiction, elle, est nourrie au premier degré. On voulait que tout ça nous embarque dans un truc vraiment angoissant, avec de la tension, que les gens dans la salle frissonnent.
L'angoisse ne vient pas seulement des deux personnages. Une intelligence artificielle les accompagne, leur parle et leur envoie des publicités. Elle devient presque un troisième protagoniste. Il y avait cette idée des technologies qui se mettent en place, des réseaux, de tout cela comme accélérateur du conflit. L'IA vient conforter chacun dans sa position, appuyer sur le bouton et mettre de l'huile sur le feu.
C'est quasiment un trio, avec une instance technologique qui vient nourrir et amplifier le conflit, comme peut le faire un algorithme. On voulait aussi inscrire ce huis clos dans un contexte plus global, un peu angoissant, et ajouter de la tension.

MAGALI : Comment qualifieriez-vous cette proposition : pièce dystopique ou d'anticipation ? Est-ce que vous faites une différence entre les deux ?

CIE MIAM MIAM : C'est vrai que ce n'est pas tout à fait pareil, même si on peut utiliser les deux termes. Pour moi, la dystopie évoque quelque chose qui se barre en vrille. Mais notre spectacle se passe dans un futur assez proche. C'est une dystopie légère, un peu à la Black Mirror.

On est partis de l'idée que le futur est déjà là. Il y a eu un livre de référence pendant la création, *Cyberpunk*, d'Asma Mhalla. Elle reprend justement cette formule d'un auteur de science-fiction des années 1980 : le futur est déjà là.
On ne voulait pas inventer un univers complètement éloigné du nôtre, avec des technologies incroyables. C'est plutôt notre monde, légèrement augmenté. L'IA est un peu plus performante, les écrans ont évolué, les téléphones ont disparu : nous sommes devenus nos propres interfaces. On commande des choses en touchant notre peau, on a des puces… Mais rien n'est totalement extravagant. Ce n'est pas Brazil !
L'idée, c'était d'exacerber des choses qui existent déjà. Si certaines tendances actuelles se poursuivent, voilà où elles pourraient nous mener.

MAGALI : Et alors, le titre *Pas de souci*, comment est-il arrivé ?

CIE MIAM MIAM : On aimait le décalage entre cette expression très banale et le spectacle d'horreur qu'on était en train de construire. Au début, un écran affiche le titre, *Pas de souci*, écrit en sang. Ça nous faisait rire.
Mais l'expression nous intéressait aussi pour ce qu'elle dit de notre époque. On l'utilise tout le temps, parfois automatiquement, pour relativiser les choses, pour éviter d'ouvrir une discussion. On dit « pas de souci » et on passe à autre chose.

MAGALI : C'est une manière de minimiser ce qui nous dérange, de ne pas faire de vagues ?

CIE MIAM MIAM : À force d'accumuler les petites choses qu'on ne dit pas, ça finit par sortir. Dans le spectacle, les deux personnages se balancent tout ce qu'ils retiennent depuis vingt ans. Une fois qu'on ouvre les vannes, on ne peut plus vraiment les refermer.

MAGALI : Depuis que vous avez choisi ce titre, est-ce que vous entendez davantage cette expression dans votre quotidien ?

CIE MIAM MIAM : Oui ! On l'entendait déjà beaucoup, mais comme on a décidé que ce serait le titre du spectacle, on a développé un radar à « pas de souci ». Maintenant, ça nous fait davantage rire quand on l'entend. Mais on continue à l'utiliser de manière automatique.
On croit souvent que l'absence de conflit signifie que tout va bien. Pourtant, parfois, c'est simplement qu'on n'a pas encore osé se dire les choses. Dans Pas de souci, on pousse cette logique jusqu'à l'absurde : deux amis qui ne se sont jamais disputés se retrouvent dans une situation où plus rien ne peut être retenu. Tout ce qui semblait anodin devient alors explosif.
Au fond, il suffit parfois d'un détail, d'une chaise mal placée, pour que tout bascule.

Entretien réalisé par Magali Mougel pour le NEST - CDN Transfrontalier de Thionville-Grand Est

regards croisés